

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Michel Beaulieu
L'autre voix

Isabelle Miron

Volume 43, numéro 3 (253), septembre 2001

Michel Beaulieu

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32758ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Miron, I. (2001). Michel Beaulieu : l'autre voix. *Liberté*, 43(3), 43–45.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2001

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Michel Beaulieu : l'autre voix

Isabelle Miron

Michel Beaulieu. Je me souviens de cette première fois où, après avoir lu un de ses poèmes dans un cours à l'université, je m'étais mise en quête de ses recueils dans une grande bibliothèque brune et triste. J'y avais trouvé *Variables* que j'avais lu assise par terre, entre les rayons austères et l'éclairage aseptisé des néons. *Variables*. Quel soleil ! Comme si les poèmes de Michel Beaulieu m'ouvraient la porte de cette maison dans laquelle j'avais erré croyant trouver ma place : voilà, ici, à l'extérieur de la demeure, tu es chez toi. La poésie n'est pas ce lieu étroit circonscrit d'interdits, la poésie est liberté, ouverte aux quatre vents. Ce jour-là, jour d'illumination et de recueillement, Michel Beaulieu m'a donné la poésie, Michel Beaulieu m'a fait naître poète.

Depuis, la voix de Beaulieu me parle. Elle parle de tout et de rien, parfois un murmure, ailleurs un éclat. Cette voix me parle et se parle à elle-même, s'interpelle comme ces

monologues qui sillonnent la ville sans vraiment quitter leur coin. Et le coin de Beaulieu, c'est celui du corps. Son corps troué, qui parle et parle de poème en poème. Son corps, exhibé sans aucune pudeur dans l'écriture. Celui de l'autre aussi, dans le désir d'être deux, de se croire ne serait-ce qu'un instant chez soi avec l'autre, dans l'autre, mais irrémédiablement sentir son corps en solitude, malgré l'autre tout contre soi. Mais pourquoi cette volonté si vive de se mettre à nu ? Pourquoi cette insistance à ressasser le lieu du corps, à tâcher de le combler de sens ? Quand la voix du corps parle haut et fort chez Beaulieu, il me semble entendre autre chose, comme si toutes ces paroles cachaient tant bien que mal derrière elles un silence, un silence boulet. Comme si ces paroles tentaient d'enterrer la voix de la mort à l'œuvre dans son corps, à chaque seconde de sa vie, la mort qui, comme l'écrivait Saint-Denys Garneau, fait son nid à l'intérieur du corps. Le silence, la mort, l'abîme : doublure essentielle du corps, inaccessible à l'œil car recouverte, dans le poème, par le tissu impudique des paroles. Paroles dont le rythme continu trame patiemment le poème et s'étend de l'un à l'autre poème dans une tentative de tapisser le corps de sens par des soliloques ironiques, lucides, désespérés.

Ce silence, cette *autre* voix retenue du corps et par le corps, je l'entends dans l'écriture de Beaulieu. Présence en creux qui parfois m'intimide – je reste alors à l'orée du poème –, mais souvent qui s'insinue en moi sans mot dire, furtivement. Pudique doublure du corps douée de sa propre vie, incontrôlable, qui déchire par une constante tension la trame de l'écriture de Beaulieu pour jaillir au grand jour. Dans cette dynamique, comment ne pas comprendre le tra-

vail du poète : un harassant désir de couvrir, de recouvrir et de recouvrir encore d'un tissu de mots le corps opaque qui chaque fois perce de sa voix silencieuse l'écriture, et qui donc se fait entendre. Désir paradoxal que cette morbide volonté d'ensevelir la voix inouïe de la mort, voix rebelle parce qu'en lui forte, *vivante* : l'*autre* voix de la vie.

Ce travail sisyphéen de Beaulieu, cette nécessité d'étouffer cette autre voix qui menaçait de le happer à la moindre interruption des paroles, se devait de franchir l'ultime épreuve du temps. Contre le silence inéluctable, Michel Beaulieu fit un pari : que sa voix puisse vivre par-delà celle de sa propre mort qu'il portait et qui le portait de poème en poème. Pari remporté puisque justement *par* cette autre voix, cette plaine de résonance, ses mots vibrent encore, nous rejoignent et prennent vie en nous, en moi, en mes poèmes.